

TEMOIGNAGES

Notre rubrique « Témoignages » est une œuvre de mémoire pour honorer les milliers de victimes innocentes du génocide des batutsi burundais, mettre une face humaine sur la froideur des chiffres, combattre l'occultation ambiante de ce crime des crimes et consacrer l'éthique morale du PLUS JAMAIS CA.

- Mourir d'aimer

- Lettre à Maman

Etant donnée que les bourreaux de cette famille de Mbuye sont toujours libres, nous avons tenu à utiliser des pseudonymes pour ne pas mettre en danger le peu de rescapés de cette contrée. Les bourreaux de 90 tutsi de la colline Kibenga n'ont jamais été inquiétés. Le seul prévenu des lieux a été relaxé faute de témoin à charge. Il fait partie des milliers de prévenus libérés depuis le début de l'année comme si les 100.000 tutsi victimes du génocide s'étaient tuées toutes seules. Les vieilles rescapées de la colline Kibenga ne pouvaient ni matériellement (transport, séjour, formalités) poursuivre leurs bourreaux. Cela aurait dû être le travail du Ministère public lui qui a les moyens. Bref, les victimes tutsi de la colline Kibenga ont été tuées deux fois. L'étudiant alors en vacances qui a dirigé les massacres sur la colline Kibenga, a poursuivi ses études, ce ne sont pas les vieilles dames de Kibenga qui croupissaient dans le camp des déplacés installé à la cour du Muganwa (Chef coutumier) Biha, recrues de misère et de chagrin, sujets aux intempéries, abandonnées de tous, qui allaient descendre à Bujumbura le confondre.

Mourir d'aimer

Emmanuel Hakizimana était un jeune homme fier, imbu de sa personne et de sa force du haut de ses 25 ans !. Son assurance et sa fierté n'avaient d'égale que l'affection incommensurable qu'il vouait à sa mère Veronica, une grande femme, drapée dans une dignité princière qui la rendait respectée de tous dans la contrée. Veuve à 55 ans, elle élevait seule ses deux petits fils, orphelins de sa fille aînée. En ce mois d'octobre 1993, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes pour Emmanuel. En effet, il venait de décrocher un travail à Bujumbura. Enfin, il allait vivre en ville, libre des rigoureuses contingences paysannes, loin de cette campagne éloignée de tout et de la civilisation moderne où la jeunesse se meurt d'ennui.

Lorsque dans la nuit du 20 au 21 octobre 1993, le canon se mit à tonner aux alentours du Palais du 28 novembre, encore dans les brumes de morphée, il crut comme tout le monde que c'était les pluies tant attendues qui arrivaient car la saison avait tardé à s'annoncer. Au cinquième coup de canon, une angoisse saisit son être car il prit immédiatement conscience que ce qu'il redoutait se réalisait. En effet, les tutsi de Mbuye comme ceux d'ailleurs vivaient depuis les élections de juin 1993 dans la terreur d'être exterminés par les militants du parti panhutu FRODEBU. Depuis ces élections, l'angoisse les tenaillait et les vieilles tantes ne se privaient pas de leur prédire l'holocauste qui les entendait. Les populations avaient attiré l'attention du pouvoir sur le danger d'une démocratisation tribale. Mais personne ne demande l'avis des paysans. Les dirigeants savent mieux qu'eux. Les mêmes qui leur ont amené la démocratie qui tue disent aux rescapés qu'ils n'ont qu'à se taire pendant qu'ils négocient avec les bourreaux de leurs familles. Que peut-on négocier avec des génocidaires ?

Le génocide des tutsi était programmé dès le départ. A un responsable de la NDI (National Democratic Institute) venu superviser les élections de juin 1993 et qui voulait préparer l'esprit du candidat Melchior Ndadaye pour envisager l'éventualité d'une défaite, Ndadaye lui répondra que cela est hors de question. Considérez quand même l'hypothèse d'une défaite, insista, l'Américain. « Ce sera l'hécatombe » lui répondit Ndadaye. Un peu plus tard, le président hutu élu ne s'en cachait même pas. A la question de savoir s'il ne craignait pas un coup de force militaire, il répondit à la presse internationale que personne n'était suffisamment fou pour commettre un tel acte car ce serait l'hécatombe. Il le répétera une dernière fois devant les mutins, les appelant à penser à leurs enfants et familles. Toute la tragédie burundaise peut se lire comme une chronologie d'un désastre annoncé.

Emmanuel n'a pas pu se rendormir en cette fatidique nuit, tant le danger que courait sa mère dans sa solitude de Mbuye dans la seule compagnie de ses petits fils, l'obsédait. La décision sacrificielle ne tarda pas à se matérialiser dans son esprit. Dès que le jour se lève, il doit rejoindre sa mère à Mbuye, elle ne peut pas demeurer seule dans cet océan de Frodebistes prêts pour la curée. La contrée est tellement enclavée qu'elle et ses petits enfants n'avaient aucune chance de s'en sortir.

Emmanuel partit très tôt le matin au marché pour prendre un bus. Aucun bus ne circulait. Qu'à cela ne tienne, il prendra le chemin à pied. L'esprit donne des forces herculéennes. Il prit la RN 1 qui monte sur Bugarama, passe par Bukeye pour prendre la piste rurale qui mène par monts et vallées à Mbuye, après avoir traversé la Nyabihondo ainsi que tous les cours d'eau grands et petits qui peuplent la contrée. Emmanuel traversera toute la distance, de Bujumbura à Mbuye, soit 60 km parsemé d'embûches et de dangers mortels car tout le pays était à feu et à sang dès que Radio Rwanda annonça l'assassinat du président hutu et attisa les massacres par les appels au meurtre lancés par les leaders du FRODEBU, réfugiés à l'Ambassade de France à Bujumbura et par Dr. Jean Minani à partir de Kigali. Les montagnes qui surplombent Bujumbura commençaient à sonner l'hallali. A Muberure, l'actuel Président de l'Assemblée nationale, Léonce Ngendakumana, commençait à organiser le massacres des tutsi d'Isale. Il donnera lui-même le coup d'envoi devant témoins. Huit hutus viendront plus tard le confondre devant la justice. Des 8 témoins à charge, seul Jumaine a survécu. Les autres ont été éliminés un à un. M. Jumaine est désormais sous protection de la police municipale. Mais il persiste et signe, s'il a diffamé M. Léonce Ngendakumana, pourquoi la justice ne le poursuit pas et le condamne. La realpolitique du partenariat fera classer le dossier sans suite. A la documentation qui lui demandait pourquoi il défend les tutsi lui qui est hutu, il répondra par cette parole digne de figurer dans l'anthologie de l'humanisme : « Je ne défends pas les tutsi mais l'humanité ». Aujourd'hui « l'Honorable » Léonce Ngendakumana, avec les lobbies occidentaux, se drape dans des oripeaux de démocratie allant jusqu'à être affublé d'un prix international de parlementaires.

Emmanuel poursuivra sa route en passant par Mubimbi où les tutsi ont été exterminés car comme chez Hakizimana, il n'avait aucune possibilité de survivre car toutes les issues étaient bloquées. Au niveau de Mubimbi, il ne pouvait pas s'imaginer que sa cousine Farazia, greffière au tribunal de résidence de Mubimbi, allait être mise à mort dans la journée. Il passera la nuit tombante, par Kibogoye chez sa grande sœur Madalena qui le supplia de ne pas poursuivre la route, mais en vain. Emmanuel ne voulait rien entendre. Seule sa mère Véronica comptait. Il se devait de la rejoindre, coûte que coûte et rien ne pouvait l'arrêter, ni la fatigue, ni la soif, ni la faim, ni la nuit, les fauves nocturnes, les phantômes des marais, ni le danger. A l'impossible nul n'est tenu, sa sœur Madalena assista impuissante à son départ vers un destin tragique. Elle regarda, les larmes aux yeux et le cœur plein de peine, s'ébranler après l'avoir restauré. Le courageux jeune homme, qui aimait sa mère comme rien au monde jusqu'à sacrifier sa vie pour elle, poursuivra implacable sa route, dans la nuit noire, en traversant les ruisseaux et les marécages qui lui rappelaient les récits de fantômes de son enfance qu'on disait hanter ces lieux. Aucun enfant, aucun adulte, personne ne doutait de l'existence de ces Bapfasoni (puisque'il ne fallait jamais prononcer leurs noms véritables de fantômes). Tout un chacun pouvait voir de ses yeux les feux, sortis de nulle part qui illuminaient les marais de la Nyabihondo. Le cœur serré, l'adrénaline en ébullition, il poursuivra sa route, seul au monde, dans la nuit noire. Il arriva à la maison, chez sa mère adorée, à 4 heures du matin., le vendredi 22 octobre 1993. Les bourreaux qui avaient campé là chez la noble et digne Véronica s'en frottèrent les mains. « C'est toi que nous attendions ». La curée pouvait commencer.

Pendant toute une semaine, du 21 octobre au 1 novembre 93 les tutsi de la colline Kibenga furent massacrés un à un, à coup de gourdin renforcé de clous, de machettes et de lances. Certains furent brûlés vifs dans leur maison. On commença par les hommes, puis les enfants garçons y compris les nouveaux-nés mâles. Un bébé de deux semaines dont nous tairons le nom de la mère fut jeté dans les latrines. 90 tutsi de Kibenga gisent dans une fosse commune. 25 personnes de la famille élargie d'Emmanuel Hakizimana périrent : sa mère et petits enfants, oncles et tantes, leurs enfants et petits enfants. Personne n'a été poursuivie et personne ne demande justice. Le seul prévenu dans cette tragédie sans nom a été relaxé faute de témoin à charge car les rescapés sont de pauvres hères qui ne peuvent pas faire face à la machine administrative et politique en place. Pourquoi est-ce que le ministère public ne se charge-t-il pas de rechercher les assassins de 90 victimes de Kibenga et des 100.000 tutsi massacrés dès octobre 93 ? Tous ces morts se sont-ils tués tout seuls ? Les victimes du génocide de Kibenga à Mbuye comme dans tout le pays sont tuées deux fois car le pouvoir et la communauté internationale, jusqu'à Mandela, les ignorent superbement et soutiennent au contraire les bourreaux de leurs familles.

L'implacable tragédie d'Emmanuel Hakizimana est une illustration dramatique de l'amour d'un fils pour sa mère et méritait d'être conté pour soutenir ceux qui luttent pour LE PLUS JAMAIS CA. Aucune mère, aucun fils, aucun être humain ne mérite de voir recommencer ces atrocités stupides et inutiles. On peut pleurer ce sacrifice fatal du jeune Emmanuel Hakizimana, mais on peut louer son courage surhumain. Si dans d'autres régions, des gens de Bujumbura ou d'autres villes avaient bravé le danger pour aller au secours de leurs parents de l'intérieur, de nombreuses victimes auraient pu être sauvées car certaines ont été mises à mort deux à trois semaines après le déclenchement du génocide

LETTRE A MAMAN

Maman, je t'écris cette lettre, pourtant je sais que tu ne la liras pas, tu es morte. Maintenant j'en suis sûre. Pendant quelques jours, une semaine, j'avais espéré ? Je me disais que peut-être tu as pu fuir, te cacher quelque part.

J'espérais chère maman te revoir, maintenant c'est fini, tu es morte, découpée à coups de machette. Tante Léonie qui a survécu, nous a raconté. Ce sont nos voisins qui t'ont tuée. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je ne saurai jamais. Pourquoi j'écris cette lettre que tu ne liras pas ? Je ne sais pas. Je dois l'écrire, je me sens le coeur lourd, à défaut de me confier à quelqu'un, je vais me confier à cette feuille blanche.

Maman, tu es morte. Tu étais innocente, je ne vois pas en quoi tu es responsable dans l'assassinat du Président. A la télévision, j'ai vu dernièrement un Ministre tenter une explication, dire pourquoi les choses se sont passées comme cela, mais moi je ne peux pas comprendre, je ne comprendrai jamais. Maman n'a jamais tué le Président, ni personne de ma famille, on n'a pas même une parenté militaire.

Tante Léonie ne parle pas beaucoup, elle ne veut pas raconter l'horreur en détails. Elle m'a dit seulement que personne n'a survécu même pas Goretti. Ta toute dernière, Marie, elle a été tuée jeudi le 22 au retour de l'école, c'était juste près de la maison, m'a dit tante Léonie. Je me l'imagine rentrant de l'école avec un petit sachet contenant trois cahiers, elle devait porter une robe kaki, mon Dieu, j'espère au moins qu'elle n'a pas souffert. Mais il paraît que les jeunes filles subissaient des choses très dures avant d'être tuées. Elle n'avait que 11 ans. J'espère que les tueurs se sont seulement contentés de lui couper la tête.

Maman, depuis plusieurs jours, j'ai des cauchemars, je pense à toi, je pense à notre petite Marie, à Goretti. A notre maison réduite en cendres. Il paraît que c'est fini, que je ne reverrai rien de ce que j'ai laissé.

Maman, hier une collègue a perdu sa mère, je suis allée à l'enterrement. Ma collègue pleurait beaucoup, mais moi je l'enviais, elle l'a vue mourir, elle l'a lavée, parée pour le départ éternel.

Moi je n'ai pas eu cette chance. Je ne pourrai jamais fleurir ta tombe. D'ailleurs tante Léonie a dit que les corps étaient abandonnés là même, à la merci des chiens. O Maman se peut-il que ton corps ait été dévoré par les chien ? Et Marie ? Et Goretti ? Oh ! Mon Dieu, pourquoi cette méchanceté, pourquoi tout ce mal ?

Maman, si papa n'était pas mort l'année passée, lui aussi il aurait été tué. Ce peut-être mieux ainsi.

Maman, bientôt Noël, j'avais promis de prendre mon congé annuel à Noël et passer dix jours près de vous. J'avais déjà acheté les Bitenge COTEBU que tu m'avais demandés. J'étais si fier de prendre mes premières vacances de fonctionnaire. Maman sais-tu que depuis que j'avais commencé à travailler je ne t'avais encore rien donné.

Maman, j'ai quelqu'un qui m'aime. C'est un bon jeune homme. Moi aussi je l'aime beaucoup, je comptais te le présenter à Noël. O Maman, tu ne verras pas mon mariage, tu ne me verras pas en robe de mariée, tu ne verras jamais mes enfants... tes petits enfants. Pourquoi est-ce que j'écris ça ? Mais j'ai l'impression que cela diminue ma peine. Doudou